

---

# JOURNAL GÉNÉRAL

## DE FRANCE.

---

Du Dimanche 20 Mai 1792.

---

### NOUVELLES.

*Bruxelles, 14 mai.*

DEPUIS que le ministère français a déclaré la guerre, il n'a fait que marcher de fautes en fautes. On a déjà observé qu'en ne la déclarant qu'au roi de Hongrie, il s'étoit privé de plusieurs ressources sans se procurer aucun avantage. Car, s'il eut fait la guerre à l'Allemagne, il se réservoir la faculté de faire attaquer toute la partie qui s'étend depuis le Brigsaw jusqu'à Ostende; et, à coup sur, les armées françaises auroient pénétré, et se seroient établies sur le territoire ennemi, sans trouver aucun obstacle. On n'auroit pas eu plus de forces à combattre, puisque la politique des cercles de l'Empire leur prescrit de prendre une part active à la guerre. Il n'est plus douteux même aujourd'hui, qu'ils fourniront leur contingent, qui s'élevera à-peu-près à 40 mille hommes.

Quelques princes d'Allemagne auroient-ils attribué à la modération ce qui n'étoit que le résultat de l'impéritie, et craindroient-ils aujourd'hui de donner de l'ombrage à une nation qui paroît les ménager?

On ne sait jusqu'à quel point ces motifs ont pu influer sur la conduite de l'électeur de Trèves; la politique est souvent forcée de s'envelopper de tant de détours, qu'on ne pourroit, sans témérité, blâmer la nouvelle démarche de l'électeur, qui, jusqu'ici s'est montré l'ami et le protecteur zélé des Français émigrés. Toute la noblesse vient de recevoir l'ordre de sortir de la ville de Trèves. La note remise par M. Dumini-que, à M. Bordeaux, chargé d'affaires de France auprès de S. A. S. E., est très-sévère et très-urgente: elle porte que tous les émigrés, de quelq' état et condition qu'ils soient,

évacueront la ville de Trèves le 8 de ce mois, ce qui a dû s'effectuer.

*De Trèves, 11 mai.* Hier 10 mai, le régiment de Royal-Allemand (450 hommes et 500 chevaux) est arrivé sur le duché de Luxembourg, à deux lieues d'ici; et ce matin, il en est parti pour se rendre à Bilbourg, même province, où il attendra les ordres de nos princes. J'ai été le voir à son arrivée; et, dans cette circonstance, j'ai vu ce superbe régiment défilér et se mettre en bataille en présence de plus de 2000 chevaliers français, et devant une foule innombrable de spectateurs, de tout rang et de toute classe. Quel beau spectacle que celui dont alors j'ai joui! et comme j'ai été heureux de tous les vœux que j'ai entendu prononcer pour le salut de mon infortunée patrie, et pour le bonheur du roi de France mon maître!

Les cavaliers n'avoient pas encore pu se procurer de cocardes blanches, et chaque chevalier français s'est empressé de leur offrir la sienne. Ce second moment a été pour moi une nouvelle scène d'attendrissement, et j'ai vu mille visages se mouiller de larmes de joie à l'aspect de tous ces officiers émigrés, courant vers ces cavaliers, les embrassant, et ornant leurs têtes des couleurs de la fidélité et de l'attachement à son roi. Comme j'ai crié de bon cœur: *Vive le roi, vivent nos princes, vive la noblesse, vive Royal-Allemand!*

Ah! si mon roi eût pu être témoin de la vivacité de notre amour pour lui! il eût vu qu'il lui restoit encore une multitude de sujets fidèles qui, après avoir pleuré sur ses infortunes, sur les malheurs de leur pays, sauront combattre pour le salut du peuple Français, pour la gloire des Bourbons, et pour le rétablissement de Louis XVI sur son trône.

Ce brave régiment n'ayant pu être reçu à Trèves, d'après les ordres donnés par l'électeur, s'arrêta à Cons-Saarbruck, à deux lieues de Trèves, sur un terrain de l'Autriche, et passa la nuit au bivouac (en plein air) dans le champ d'un paysan. Cet honnête et généreux cultivateur ne voulut jamais prendre le dédommagement qui lui fut offert pour les légumes qui avoient été foulés par les chevaux, il répondit, avec une touchante naïveté, QUE SON CHAMP et lui étoient trop honorés d'avoir reçu un régiment aussi respectable et aussi intact du côté de l'honneur, de la bravoure et de la fidélité pour son roi.

Nos lettres de Londres sont intéressantes, mais nous ne pouvons donner, aujourd'hui, que l'art. suivant; elles sont datées du 15 mai.

» La frégate *la Vestale* vient d'arriver, *Seringapatam*, la capitale de *Tippoo-Saïb*, est entre nos mains depuis le 9 janvier; après une bataille des plus opiniâtres, *Tippoo* a été entièrement défait; nous avons perdu un grand nombre de soldats. Le sultan s'est échappé. Nous n'avons pas perdu un seul officier de distinction, et l'armée de mylord *Cornwalis* a fait un riche butin. Les fonds de la compagnie ont haussé de deux pour cent. C'est ainsi que nous faisons des conquêtes, pendant que vous permettez aux autres d'en faire. Ne soyez pas surpris, si au premier jour notre pavillon *tricolore* (Le pavillon Anglais a les mêmes couleurs que le nouveau pavillon Français, mais elles sont différemment disposées.) se trouvoit opposé au pavillon aux trois couleurs.

Le lord *Cornwalis* va tout de suite attaquer l'Indostan avec ses troupes victorieuses.

— Je vous dirai que *M. Burke* est absolument *ministériel*; *M. Fox*, dans un des débats de la semaine dernière, a laissé tomber quelques expressions ironiques, et *M. Burke* de s'en indigner et de passer du côté de *M. Pitt*.

#### A MM. LES RÉDACTEURS.

Valenciennes, le 17 mai.

Hier, les Autrichiens sont venus déjeuner à Bavai, petite ville sur la frontière, entre celle-ci et Maubeuge. Elle étoit gardée par environ 100 hommes de troupes de ligne. Dès le matin, des patrouilles sortirent pour aller à la découverte: à peine rentroient-elles, sans avoir rien vu, qu'un corps de deux mille cinq cents autrichiens parut, et

entoura la ville. Quelques coups de fusil furent tirés de dessus les murs; mais les Autrichiens montrèrent du canon, et à l'instant, un petit morceau de toile blanche indiqua qu'on abandonnoit les couleurs nationales. Les Autrichiens ayant pénétré dans la ville, sans résistance, firent prisonnier de guerre tout le détachement, et désarmèrent les habitans. Cinq charriots furent chargés d'armes et de munitions, et les Autrichiens les ont emmenés, avec les prisonniers. Quelques soldats commençoient à piller; leurs officiers les ont fait conduire devant la municipalité, et leur faisant appliquer quelques coups de bâton, ont montré la manière dont on entretient la discipline dans une armée.

Quelques dragons patriotes qui avoient eu l'adresse de ne pas rentrer dans Bavai, sont venus apporter la nouvelle de ce petit désastre; aussitôt grande disposition de la part de nos généraux; le maréchal *Lukner* marche à la tête de trois mille hommes, tandis que le maréchal de *Rochambeau* rassemble le corps-de-bataille, composé des troupes des garnisons voisines. Toute l'armée brûle du désir de faire le siège de Bavai; tout est en mouvement pour cette grande entreprise: le maréchal aide-de-camp, donne avis à son auguste collègue, qu'il est arrivé à Bavai, sain et sauf; les Autrichiens l'avoient abandonné deux heures auparavant. Après ce bel exploit, chacun est rentré chez soi; des applaudissemens nombreux ont été prodigués, pour célébrer le triomphe de nos maréchaux et le courage de nos troupes.

Ce sera sans doute le dernier exploit du maréchal *Rochambeau*. Il part, dans quelques jours, pour Paris, et laissera le champ libre à son collègue. Je ne doute pas que bientôt il ne me fournisse matière à une nouvelle lettre. On attend ici le général *Lafayette* pour combiner un grand projet, dont on fait encore un secret, mais dont il est facile de deviner l'issue.

Ce fait pourra être altéré dans les gazettes, mais je viens de vous en tracer les détails avec la plus exacte vérité.

— Nous profitons de cette occasion pour dire que nous avons peine à croire à la nouvelle dont on ne paroît plus douter à Paris; savoir que trois mille hommes de nos troupes qui s'avançoient sur l'abbaye de *Saint-Guillain*, ont été hâchés et taillés en pièce par les Autrichiens. — Nous croyons, sans trop nous avancer, pouvoir dire que si cette nouvelle étoit vraie, nous en aurions été instruits par nos correspondans.

## C O L O N I E S.

« Vous recevrez encore cette lettre de ma part, et ce sera peut-être la dernière, car, à chaque minute, nous voyons la mort sous nos pas. Nous étions accablés de bien des malheurs, mais ce n'étoit rien en raison de ce qui nous étoit réservé. Lundi, 12 du courant, 4 heures du matin, l'inférieur Trou Coffy est entré dans notre trop malheureuse ville, avec 5 à 600 Suisses; ils ont commencé par assassiner blancs, hommes de couleur et femmes de toutes les classes; ils ont pillé une grande partie de toutes les maisons, ont incendié les hauteurs de la ville, se sont emparés de tous nos postes, ont enfin manifesté la féroce résolution d'exterminer tout ce qui se rencontreroit sur leur passage, et de faire une fin de la ville de Léogane. L'abbé, ce scélérat qui a reçu de tous les blancs et hommes de couleur des témoignages du plus grand attachement, avoit eu le mot de l'ordre en qualité d'aide-major; il étoit de complot avec le Trou Coffy; il lui a transmis le mot de l'ordre, et s'est mis ensuite à leur tête. Nos hommes de couleur se sont montrés, dans cette occasion, avec toute l'énergie et le courage qu'on peut désirer; ils ont fait un carnage affreux de ces Suisses; le sang ruisseloit dans toutes les rues; elles étoient toutes jonchées de cadavres; l'action a duré toute la matinée. Le lendemain matin, à la pointe du jour, nos ennemis se sont encore présentés pour entrer; plusieurs ont été tués; et Hylaire Jouette, un des chefs, a été sacrifié. Le lendemain, nous avons été informés que l'abbé étoit sur l'habitation Petit; on l'a envoyé rendre; il a été exterminé par les gens de couleur. Le grand et petit Goave sont heureusement venus à notre secours. Le nègre Saingla, commandant le détachement du petit Goave, homme d'un grand courage, fait des merveilles. Nous sortons tous les jours en plaine; chaque sortie détruit une trentaine de nos ennemis. Les ateliers sont généralement intacts; il y en a trois à quatre entièrement insurgés; ceux de l'habitation Boumen et Célan sont du nombre; presque toute la plaine a été incendiée, on a respecté, du moins, jusqu'à présent, les établissemens. Le moulin seul de l'habitation Sersey et une petite case ont été incendiés. Le Port-au-Prince nous a refusé toute espèce de secours; nous n'avons que pour 4 jours de vivres; si Dieu ne vient à notre secours, tout est perdu.

M. de Saint-Léger s'es trouvé heureuse-

ment ici avec la frégate *la Galathée*, qui nous ont été du plus grand secours; je puis même dire que, sans les forces et les objets de toute espèce, que nous a fournis la frégate, nous n'existerions aucun actuellement. Si je pouvois vous raconter tout ce qui s'est passé depuis deux jours dans notre malheureuse ville, vous en frémiriez d'horreur; nous vivons dans le sang et le feu. (*Extrait des lettres de MM. Chauvan frères, à M. Merceron, à Paris.*)

## J A C O B I N S.

*Verbiages du 14.*

Avignon est dans le plus grand calme, dit un frère: M. Jourdan est fort tranquillement chez lui, au sein de sa famille. (Charmant!) M. Delayant prononce, ou plutôt lit un discours de toute beauté, sur les prêtres non assermentés, qu'il appelle des crapauds, des reptiles, etc. Il emploie si souvent les mots liberté, despotisme, fanatisme, tyrans, soleil, constitution, puis encore liberté, que chaque honorable membre, élevant les mains, et dressant les oreilles; s'écrie: ah! qu'est beau! qu'est superbe! M. Beaumier lui succède à la tribune: il a examiné les prêtres sous deux rapports, qui, à ses yeux, n'en font qu'un, savoir, comme citoyens, ou comme faisant le métier de prêtres. Il sait par cœur les conciles, les SS. Pères, et les chartes des rois de France (dites des rois des Français, s'écrie une voix!). L'élection des prêtres par le peuple est ordonnée par Jésus Christ et par les canons. (Les canons! qué-qu'est qu'ça, disent quelques frères en se tâtant le col?) Par qui les prêtres étoient-ils nommés, sous l'ancien régime? par des intrigans et par des catins. Comme ils sont intolérans, ces prêtres! etc. M. Saint-André trouve que, faire une loi contre les prêtres, c'est reconnoître qu'ils forment encore une corporation, de la même manière qu'on pourroit traiter de corporation une troupe de brigands qui se réunissent pour détrousser les passans... (Quelques frères regardent cette phrase comme une épigramme contre la société.) Le vertueux Carra a vu M. de Lambesc près de la capitale: nous sommes vendus et bientôt livrés, ajoute-t-il; les Gardes-Suisses portent des écus de six livres à leur cocarde, etc. L'aimable Carra termine cette précieuse dénonciation par des réflexions si bêtes, que tout le monde baille, et la sonnette chasse tous les frères.

*Vacarme du 16.*

On présente à la société un frère *Bastard*, qui a été arrêté et conduit au comité central, pour avoir dit des horreurs de M. Lafayette. (Le pauvre cher homme, s'écrient les tribunes!) Le frère *Bastard* est récompensé par les honneurs de la séance. M. *Lacroix* fait hommage à la société d'un ouvrage précieux, intitulé: *L'intrigue dévoilée, ou Robertspierre vengé des outrages et des calomnies des ambitieux*, avec cette épigraphe: *Victrix causa Diis placuit, sed victa Catoni*. (c'est ça, disent quelques frères; oui, Robertspierre est un vrai Caton!) Mention honorable au procès-verbal. MM. *Merlin*, *Verrières* et *Boyer* lisent trois lettres de Thionville et du camp de Tiercelet: les faits sont à peu-près les mêmes: il résulte qu'on y a saisi plusieurs balles, garnies de galons de livrées en laine; que le sieur Aubertin, lieutenant-colonel, a amené le nommé Faulk, par des chemins détournés, auprès de Bouillé. Celui-ci étoit encombré sous des sacs d'argent, dont il en a remis quelques-uns à M. Aubertin. Ensuite M. de Bouillé leur a dit qu'il étoit sûr de Metz, que Nancy ne tarderoit pas à suivre l'exemple de cette ville, et qu'au surplus il comptoit sur Lafayette et sur Rochambeau. (Voyez-vous ça, disent les tribunes!) Châlons fera peu de résistance, et de là à Paris, il n'y a qu'un pas. Tout, dans cette dernière ville, sera mis à feu et à sang: les maisons seront livrées au pillage: ensuite le roi sera emmené pour être rétabli sur son trône, et tous les jacobins seront pendus. (Tressaillement général.) Après avoir quitté M. de Bouillé et son fils, MM. Aubertin et Faulk sont revenus au camp, où les soldats se sont mis à boire. C'est alors que les officiers ont déserté, au nombre de cinquante. Le brave Faulk, seul, a ramené un régiment entier, qui alloit suivre ses chefs: on a tiré, malgré M. de Riccé, de la voiture de M. Aubertin, les armes et des paquets de livrées d'Artois, qui ont été foulées aux pieds; et c'est dans cette action que M. Barthelemy, capitaine du sixième régiment d'Artillerie, est tombé mort, percé de plusieurs coups, et qu'un soldat a eu le bonheur de couper le bras à son capitaine. (Une voix: voilà les vrais soldats de la liberté!) M. Merlin se plaint de l'assemblée nationale, qui a prétendu, lorsqu'il a cité ces faits, qu'il ne vouloit pas de discipline. Tous les frères s'écrient en cœur: voilà la plus haute injustice!

*Saint-Huruge* court remplir la tribune: Messieurs, messieurs, j'ai vu ici, rue d'Artois, M. de Riccé: il se tient caché au Louvre; et je tiens de quelques scélérats ivrognes de ma connoissance, que le projet est d'emmener le roi loin de la capitale. Le frère *Yon* demande que les trois lettres qu'on vient de lire soient communiquées aux ministres: M. Verrières s'y oppose: il ne connoît point les ministres, mais la nation: jamais le ministre ne verra ses lettres; il les connoitra par la voix publique. On trouve sa raison fort bonne, et M. Chabot monte à la tribune pour soumettre à l'assemblée la discussion qui s'est élevée le matin à l'assemblée nationale, relativement à sa motion sur les prêtres. Demain nous ferons connoître la suite de cette séance.

## ASSEMBLÉE-NATIONALE-LÉGISLATIVE.

*Séance du samedi 19 mai 1792.*

Le ministre de l'intérieur avoit dit, il y a quelques jours, et les papiers publics avoient publié que les prisonniers d'Avignon étoient rentrés dans les prisons. Notre correspondant d'Avignon ayant gardé le silence sur ce fait important, nous n'en avons pas parlé. Il s'est trouvé faux, et le ministre est venu dire aujourd'hui le contraire de ce qu'il avoit avancé. De deux lettres communiquées par le ministre, la première instruit l'assemblée que la guerre civile fait toujours les plus affreux ravages à Saint-Domingue; la seconde a pour objet les armemens de la Sardaigne, qui se bornent à un cordon de 10 mille hommes. Une lettre de M. Pétion apprend que les volontaires nationaux de Paris ont perdu 800 chemises dans la déroute de Mons, et presque tous leurs autres effets. — Décrété que les chemises et les effets seront rétablis à titre d'avance.

M. Lasource a obtenu la parole pour une motion d'ordre.

Après avoir parlé des conjurations qui se forment contre la liberté, tant dans le sein de la France que toute l'Europe, l'orateur a demandé, pour résister à tant d'ennemis, qu'on armât toutes les gardes nationales..... Pour subvenir à ces dépenses, M. Lasource a parlé d'aliéner les forêts. Des murmures se sont élevés de tous les côtés, et ont étouffé la voix de l'opinant, l'ordre du jour a été invoqué et adopté. Il a été interrompu par le récit de ce qui c'est passé à Bavay. Nous donnerons demain l'extrait de cette narration signée Rochambeau et Lukner.